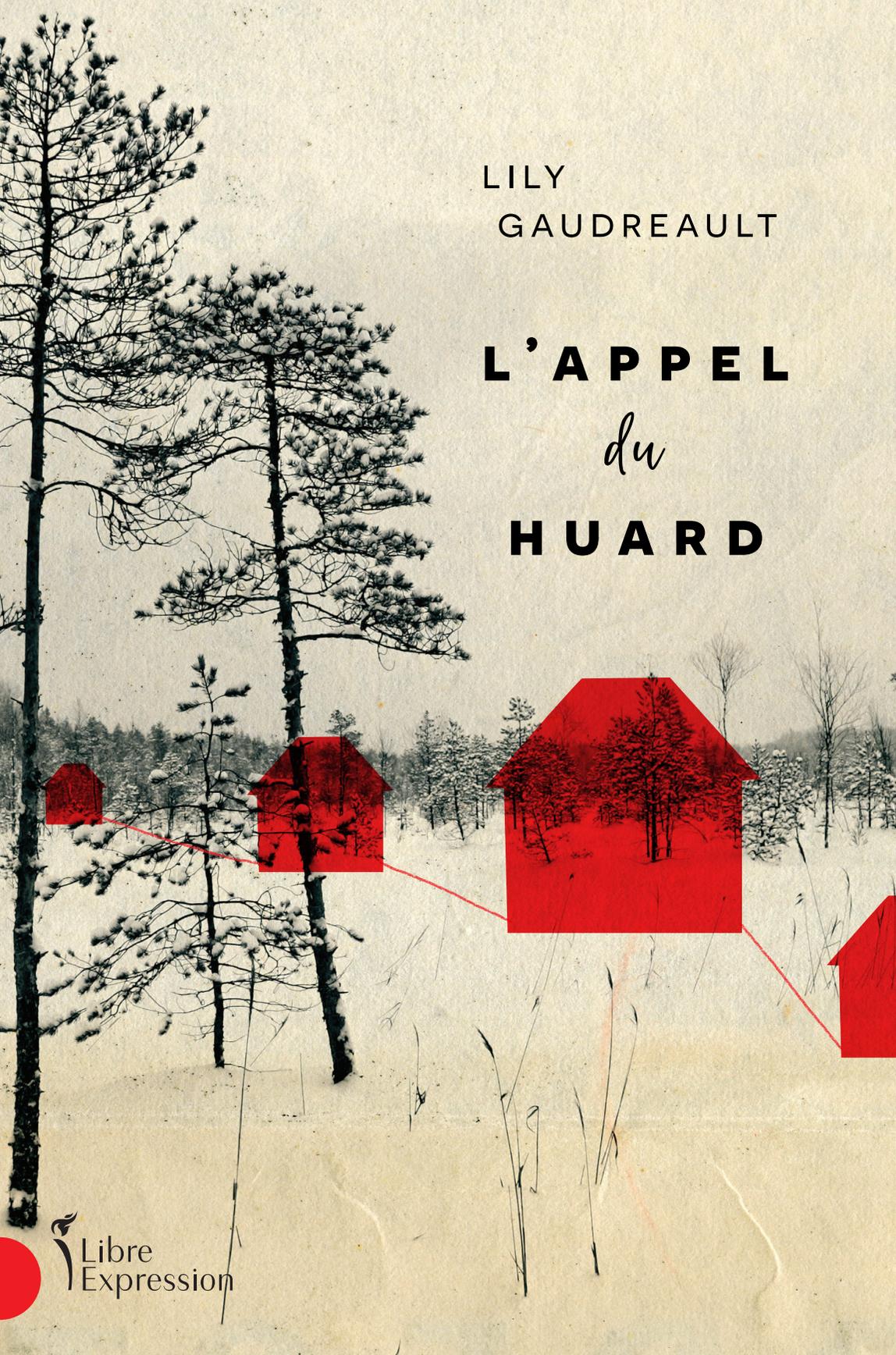


LILY
GAUDREULT

L'APPEL
du
HUARD



L'APPEL

du

HUARD

Hors-jeu

Mon père a glissé dans ma vie un peu comme une couleuvre sur l'herbe fraîche. Il s'est faufilé dans mes faiblesses, s'est enroulé habilement et m'a laissée engourdie en partant.

Il provoquait la colère de ma mère, son amour aussi ; la crainte chez mon frère et la joie de ma sœur. Moi, il me fascinait. Mais comment ai-je pu en faire le centre de mon univers, lui qui était absent ou silencieux la plupart du temps ?

Encore maintenant, et d'aussi loin que je me souviene, j'ai toujours su qu'il manquait des bouts à ses belles histoires. Mais il les racontait si bien. Je voulais les croire à tout prix, alors j'ai fait comme si.

*Encore cette lame de fond
Du passé qui me ramène au large
Comment revenir sur la rive ?*

Chaque matin, j'aime parcourir mes messages électroniques, histoire de repousser le début de mes séances de travail. Je tourne autour du mot, comme si j'avais le trac de commencer ma journée. C'est aussi une manière de socialiser, ce que je me permets peu en général. Je suis d'une nature plutôt réservée, mais ma profession m'incite également à une certaine prudence dans les communications : je suis avocate criminaliste depuis une vingtaine d'années. Mon entourage est souvent coloré et, surtout, imprévisible – on ne doit pas trop fraterniser.

Demandes d'amitié Facebook ou LinkedIn. Je mesure ainsi les signes de reconnaissance du milieu. C'est triste, je l'avoue. Et je réponds à tout et à tous. Je m'épanche juste assez pour ne déranger personne, c'est mon réflexe, et je m'expose le moins possible au réseau. Je préfère lire les nouvelles des amis plus bavards que moi ou plus habiles à afficher leur quotidien en photos ou en opinions. Mais à force de réfléchir et de tout calculer, je me rends compte que je mène une vie assez solitaire.

De temps à autre, j'ouvre même la boîte des courriels indésirables pour me donner bonne conscience – je serai sûre de ne rien négliger et d'avoir l'esprit tranquille. Les

correspondances de nouveaux clients ou connaissances s'y déposent à l'occasion, je les rends alors *légitimes*. Le langage juridique rejoint celui des émotions.

Surprise ce matin : je débusque un message insolite, que je ne juge pas indésirable. Du moins pas encore.

Chère Janie, merci pour le cadeau de Noël. C'est très bien choisi. J'ai désormais un souvenir à moi d'une réunion familiale, même manquée.

J'aimerais que tu transmettes aussi mes remerciements à ton frère et à ta sœur, que je souhaite rencontrer un jour. Ton père Léo m'a parlé de vous tous avec émotion. J'ai l'impression de vous connaître et de participer à votre histoire. Votre père vous a légué ses valeurs : la famille, le partage.

Je me trouve chanceuse d'avoir Léo dans ma vie, un homme si généreux, si sage. Parfois, dans le Nord, nous récitons la prière de la sérénité qu'il vous a apprise, me dit-il. Cela m'apaise et j'accepte mieux ce que je ne peux changer : le passé, par exemple. Comme dirait Léo, il faut saisir le moment présent.

Voilà, je suis heureuse d'avoir partagé ces sentiments avec toi, celle qui est son double.

Carmine G.

J'ai lu et relu le message de Carmine G. avec un certain amusement. Il s'agit bien sûr de cette amie qui devait se joindre à notre famille pour Noël. C'est plutôt original comme prénom. De l'italien, une erreur de graphie, d'où cela peut-il venir ? Si elle est d'une autre culture, cela expliquerait peut-être sa perception presque idyllique de mon père. Jusqu'ici, j'étais loin de croire que celui-ci avait réellement invité son amie et lui avait remis notre cadeau. Je lui avais un peu forcé la main.

Sans trop le vouloir, mon frère, ma sœur et moi avons coincé Léo en l'incitant à venir accompagné à la fête de Noël. Depuis la mort de notre mère, nous avons des

contacts vraiment épisodiques avec notre père. Il vit ici et là, au fil de ses envies et des saisons. Difficile d'imaginer son quotidien, son entourage. Mais j'ai appris – accidentellement – qu'il avait désormais « quelqu'une » dans sa vie. En fêtant Noël ensemble, nous pourrions la voir en chair et en os, et ainsi marcher sur son terrain privé? Que non! Les enfants n'y sont pas admis. Au dernier moment, le vieux renard a trouvé moyen de se défilier, sous prétexte que son amie était grippée. Tout un hasard. Au fond, elle me fait rire, Carmine, avec sa vision angélique de mon père.

Donc, il connaît la prière de la sérénité, cette prière que récitent les membres des groupes d'entraide, dont les alcooliques anonymes. Je la connais, mais ce n'est pas de lui que je l'ai apprise. Bon nombre de mes clients la gardent à portée de la main sous forme de signet: ça les rassure et leur rappelle que le pardon existe, tout comme les risques de récidence... Mais je m'étonne que, lui, il ait recours à cette prière. C'est peut-être Carmine que ça reconforte. Elle le décrit comme un homme généreux... Oui, on peut dire, mais sage, mon père? Là, il me faudrait des exemples. Et tous ces détails qu'il lui a fournis sur nous! C'est difficile de croire qu'il ait tant à dire – et que c'est à elle qu'il se confie. Il vient rarement aux nouvelles, c'est plutôt moi qui lui cours après.

La présence de Carmine dans la vie de Léo est pleine d'équivoque, et il n'a rien fait pour dissiper le mystère. Pudeur coutumière, fantasme d'homme vieillissant? Si je n'avais pas aperçu *son amie* une fois par pure coïncidence, je douterais même de son existence.

Quelques semaines avant les fêtes, je suis allée à l'appartement de mon père à Montréal. Depuis toujours, chaque fois que je me déplace, je lui envoie une carte postale. Ça égaie mes séjours à l'hôtel et je garde l'espoir qu'il fasse un jour la même chose. Je m'inquiétais des multiples retours de courrier que j'avais reçus: simple erreur,

maladie, rejet pur et simple? On ne sait jamais. Je me suis donc rendue chez lui pour en avoir le cœur net. J'ai sonné. Rien. J'ai attendu quelques minutes et j'ai frappé. Mon père a entrouvert la porte et j'ai remarqué derrière lui une silhouette de femme passer rapidement, une ombre en peignoir.

— Eh! Ma fille!

— Salut, mon père! Bon, t'es encore en vie! Est-ce que je te dérange?

— Non, non. Mais j'allais sortir.

— Ah? Je ne resterai pas longtemps.

J'ai bien vu qu'il était mal à l'aise. Il ne m'a pas invitée à entrer, est sorti sur le palier.

— Je passais parce que j'ai du courrier qui m'a été retourné. Je me suis même dit que tu avais déménagé.

Je lui ai tendu les cartes, mais il me les a laissées dans les mains, l'air embarrassé.

— Ben oui, je déménage. Je voulais justement te le dire... Je suis presque jamais en ville, c'est des frais pour rien.

— Et tu t'en vas où?

— Euh... je sais pas encore... mais dans le Nord. J'ai ben des affaires à régler là-bas.

— Ah bon. Tu as de la visite?

— C'est juste une... amie... qui est venue m'aider à faire mes boîtes, classer mes affaires avant mon départ.

— Une amie?

L'idée qu'il ait une amie m'a surprise: mon père n'a jamais eu beaucoup d'amis, surtout des connaissances qu'il rencontrait pour son travail. Et une femme! Il a vu que ça m'amusait et il a commencé à s'expliquer.

— C'est pas ce que tu penses, là. Va pas t'imaginer que...

— Que tu as une blonde?

— Ben voyons donc! Je te la présenterai une autre fois, aujourd'hui on est dans le gros barda.

— OK, tant mieux si tu as de l'aide. Tu vas me tenir au courant?

— De ?

— Quand tu pars, où tu vas. Et rappelle-moi pour qu'on pense aux fêtes.

Il a froncé les sourcils et j'ai bien vu qu'il se demandait pourquoi il devait penser aux fêtes. C'est mon mandat, d'habitude.

— Ouais, ouais. Je te dirai tout ça, a-t-il ajouté en prenant les cartes postales que je tenais toujours.

Il m'a frotté deux fois l'épaule de ses mains osseuses pour me donner congé. Il a jeté un coup d'œil derrière lui, puis est retourné à l'intérieur.

Il déménageait presque à la sauvette... Qu'est-ce qu'il avait tant à régler dans le Nord ?

La semaine suivante, j'ai essayé plusieurs fois de le joindre. J'ai fini par glisser sous sa porte une nouvelle carte postale pour l'inviter chez moi au réveillon familial, en lui proposant d'amener sa compagne. C'est toujours une belle victoire de réunir à Noël notre famille éparpillée, et cette année nous aurions une invitée en prime. Il m'a téléphoné pour me dire que c'était « ben fin de ma part, mais peut-être un peu trop ». J'ai insisté et il m'a laissée en concluant : « OK, on va y penser. » Finalement, son amie n'est pas venue. Nous avons même prévu lui offrir un cadeau, question de bien l'accueillir.

Et voilà qu'aujourd'hui l'amie se hasarde à m'écrire et signe de son nom, *Carmine G.* Ce n'est pas qu'une ombre, elle existe bel et bien et semble occuper une place importante auprès de mon père. Depuis quand au juste ? Plus j'y pense, plus ça m'intrigue. En fait, tout ce qui concerne mon père me préoccupe. Je suis trop curieuse. Je relance Léo pour lui parler du mot de sa bonne amie. Je lui avoue que je suis bien impressionnée, mais avec une pointe d'humour, tout de même, pour que ma petite enquête passe

mieux. Encore une fois, c'est moi qui lui cours après. En fin de journée, je reçois ce message à mon cabinet : « Absence prolongée. T'appellerai. »

Le voilà qui essaie de reprendre le contrôle. Toujours aussi habile. Jusqu'ici, j'ai joué le jeu selon ses règles à lui : il attend les questions, j'attends les réponses. Mais aujourd'hui, quelqu'un est venu changer la donne. La partie se jouera peut-être autrement ?

Non-dit. Je dissèque le message de Carmine comme je le ferais avec l'interrogatoire d'un témoin ou d'un accusé. Chaque mot compte pour moi quand il s'agit de mon père. Léo, apaisant ? Au fait, comment a-t-il même pu tisser une amitié féminine ? Je n'aurais jamais cru cela possible, pour lui. Pour un homme de sa génération, l'amitié, c'est avec des vrais gars. Pour aller à la chasse ou à la pêche, jouer aux cartes et parler contre les femmes de temps en temps. Une femme, c'est toujours une amante potentielle, ou alors elle est prise ailleurs, par quelqu'un d'autre. Quand mon père a fait allusion à son « amie », j'ai conclu que c'était pour éviter de dire qu'il avait remplacé ma mère ou qu'il se préparait à le faire. Par la force de l'habitude, nous entretenons tous les deux un certain flou sur ce qui se passe dans nos vies. *Don't ask, don't tell*¹. Je reproduis avec lui le modèle que j'ai toujours vu à la maison : deux personnes dans la méfiance, la peur. Peur de l'amour et du rejet.

Puisqu'il était contre l'idée que je devienne avocate – *tous des pourris* –, je ne lui parle jamais de mon travail, tout comme il ne m'a jamais parlé du sien. En fait, plutôt que

1. Ne rien demander, ne rien dire.

d'en discuter en adultes, nous jouons une sorte de jeu. Je lui en montre juste assez pour l'énerver, pour lui enlever de sa superbe et pour qu'il cherche à en voir plus. Par exemple, j'aime bien le lui dire, quand mes procès font du bruit, quand ils impliquent une personne connue. C'est enfantin, je sais, mais je veux qu'il sache que je fais un travail utile et que j'en suis fière. Ce qui est dommage, c'est que ça limite nos rapports, car depuis des années, ma vie, c'est mon travail.

Par déformation professionnelle, je doute de tout, tout le temps. J'observe, puis je prends tout en délibéré. Je relis le mot de Carmine. Est-ce qu'elle parle bien de *mon* Léo ? J'éprouve un malaise, comme si je lisais un matin la chronique nécrologique de mon père, comme si celui que je connais était mort et qu'il avait été remplacé par un autre modèle, revu et amélioré. Bon, bon : trop d'effet de toge, trop de drame.

Pourquoi m'inquiéter ? Je devrais simplement m'adresser à mon père ou à Carmine. *A priori*, c'est la chose à faire. Dans ma famille, toutefois, on n'utilise pas souvent le style direct. Carmine a tellement l'air confiante dans son message... Je sens vraiment qu'il y a anguille sous roche. « Toi, tu ressembles à un chat, mais tu flaires les gens comme un chien. Tu sens ce qu'ils cachent. Je suis chanceux, moi, je te connais pis je me méfie. » Quand mon père m'a dit cette phrase, j'ai ri avec lui. Je l'ai prise pour une taquinerie, un signe de connivence. Depuis toujours, j'accepte n'importe quoi de sa part, pourvu qu'il me parle à moi. « Mais t'es une p'tite maudite pareil », a-t-il ajouté. J'ai continué de sourire, je crois. Pathétique. Avec le recul, ces mots m'apparaissent beaucoup moins drôles.

Garder cela simple. J'appelle mon père et je lui laisse un message dynamique et plein de bonne humeur : « Allô, c'est ta fouine préférée. Je suis au palais de justice, donc je

pense à toi. Sans blague, on peut se voir avant que tu déménages trop loin? » De plus en plus pathétique.

Oui, parler, c'est risqué : c'est s'ouvrir. Et qu'est-ce qu'on fait ensuite ? Je ne l'ai jamais su. Chez nous, on a toujours préféré les demi-teintes, le non-dit, même si on s'aime bien. Un regard sombre, parfois, la bouderie des uns, le silence des autres. Surtout le silence. Une absence de paroles et d'explications qui laisse toute la place aux conclusions les plus fausses comme aux réalités les plus cruelles. C'est selon la personnalité et l'imagination de chacun. Et on continue à vivre ensemble, sur des chemins parallèles. « Je t'aime, mais je ne baisse pas la garde : tu pourrais en profiter. »

Voilà que j'ai une boule dans la gorge, et la tête qui me serre, de plus en plus.

Lundi, la fête finit. Ainsi, mon paternel serait devenu émotif? Est-ce qu'il ramollirait avec l'âge? En famille, dans mon enfance, mon père a pratiquement réprimé toute forme d'épanchement sentimental. Le rire, ça oui, il fallait avant tout s'amuser quand il était là – ne pas lui imposer nos problèmes. Et on réussissait. C'est lui qui m'avait donné le surnom de Notre-Dame du Drame pour se moquer de moi et refréner mes élans embarrassants. « Une grande fille, ça pleure pas. » Car j'avais les larmes aux yeux à la moindre émotion : un départ, un compliment, Noël... Heureusement, certains de ces événements n'arrivaient qu'une fois par année. Sauf que mon père devait quitter la famille chaque lundi pour aller travailler dans une région différente. Il était voyageur de commerce, alors il s'absentait parfois pour la semaine, parfois beaucoup plus longtemps. Il avait aussi des *meetings* importants, dans de grandes villes. Je commençais donc inévitablement la semaine avec la larme à l'œil. Son œil à lui était chargé de reproches.

— Elle est pas encore partie à l'école, elle? demandait-il à ma mère.

— Habille-toi, t'es pas prête? me lançait mom.

J'ai fini par prendre l'habitude de dissimuler ma peine au fond du garde-robe, le temps qu'il fasse, à sa façon, des adieux bien sentis à ma mère :

— Salut, là.

— Pars-tu toute la semaine ? s'inquiétait mom.

— Chibougamau, c'est pas à la porte. J'suis pas rendu, ça fait que...

— Peux-tu appeler en route ?

Cette question résonnait en même temps que le cliquetis des clés et celui des cintres au-dessus de ma tête.

— Bon, ma valise, mes échantillons... Finis vite avec tes questions, faut que j'y aille.

Le bruit d'un baiser imaginaire se perdait dans celui d'une porte fermée d'un coup sec. Ma mère le regardait partir par la fenêtre, en faisant mine d'épier l'activité de la rue ou des voisins. Puis, sans trace visible d'inquiétude ou de tristesse, elle redressait les épaules et commençait sa routine. Et moi, je me demandais pourquoi elle ne tentait pas de le retenir, pour elle, pour nous.

— Allez, dépêche. J'ai de l'ouvrage, m'ordonnait-elle sèchement.

Elle savait bien sûr où j'étais cachée, mais espérait que je n'avais rien compris à ces monologues d'adultes. Je faisais comme si de rien n'était, moi aussi. J'étais pourtant bien consciente qu'elle n'était pas plus rassurée que moi quant au départ de mon père. Et qu'elle n'aurait jamais les moyens de me consoler.

J'ai appris de ma mère qu'avouer aimer, c'est comme reconnaître sa faiblesse. Il est préférable que chacun reste sur ses positions en espérant que l'autre comprendra ou, au mieux, en faisant comme si l'autre avait compris. J'aime donc sans mot dire, je déteste sans un regard et je quitte sans m'expliquer. Moins compliqué.

Jamais plus je ne pleurerai les départs du lundi, au petit matin. J'ai organisé ma vie amoureuse, souvent fugitive,

en créant le moins d'attaches possible. Je ne veux pas me rendre au point où j'aurai besoin de tout savoir d'un homme ou alors de me livrer à lui, coupable d'amour. Ça paraît dur ou triste, vu comme ça, mais personne ne m'a aidée à faire autrement. J'ignore même si je suis assez douée pour apprendre l'amour confiant.

Je rumine, mauvaise habitude. Je devrais me réjouir des éloges de Carmine quant aux qualités de cœur de mon père. Être considérée comme le double de Léo, associée à ses côtés positifs, c'est flatteur. Mais je ne le connais pas ainsi : l'homme de famille, serein. Serais-je passée à côté de quelque chose d'important ? J'ai soudain une douloureuse sensation de manque. Il est vrai que mon père a le don de s'adapter aux circonstances et aux gens – vendeur, gendre parfait ou *bum* au besoin, citadin ou homme des bois, charmeur ou autoritaire... Il peut choisir d'être ce qu'il veut et se montrer très convaincant. Et je suis toute prête à me laisser convaincre. C'est bien possible qu'il ait présenté à Carmine son véritable visage, différent de celui que j'ai connu.

Je me sens déroutée, puisque souvent je me suis définie en fonction de lui, en opposition à lui. En admettant que je me sois trompée sur son compte, qui suis-je vraiment, alors ? Tout est confus, et je réalise que ce genre de doute ne date pas d'aujourd'hui. C'est même cyclique, chaque fois que j'ai un creux dans mon travail, comme maintenant. Le passé ressurgit de plus en plus fort, car je n'ai rien pour le refouler.

Qui a vu juste, Carmine ou moi ? Je crois qu'elle n'a fait que me tendre un miroir pour m'inciter à me regarder en face. Ce que j'y vois en ce moment, c'est une femme de quarante ans...

qui s'énerve en lisant le message d'une inconnue ;
qui vit pour son travail depuis des années ;
qui n'a aucune obligation sentimentale ;

qui se pose beaucoup de questions ;
qui veut des réponses.
Qui en veut depuis longtemps, en fait.

Beau portrait. Il m'appartient de clarifier tout cela. Avec ma famille et avec l'aide de mon entourage, si possible. Ce ne sera pas chose facile, car dans notre maison du silence, les langues et les esprits sont verrouillés. Mes mots vont résonner, détonner. Je risque de me retrouver isolée et c'est ce qui m'effraie. Mais comme c'est moi qui suis inquiète, je dois faire les efforts, et prendre le temps qu'il faut. Mon père a déjà soixante-quinze ans. J'ai besoin de comprendre celui qui m'a faite avant qu'il soit trop tard. Et si parler c'était le début de quelque chose, et non la fin ? L'ouverture et la clarté, plutôt que la porte fermée ? Je dois ouvrir cette porte.

Doublee. Je transfère le message de Carmine à ma sœur et à mon frère, parce qu'elle les nomme et les remercie – beau prétexte – mais aussi pour savoir si le portrait qu'elle dresse de notre père les étonne autant que moi. Je crois que je me sens responsable, coupable même d'avoir révélé l'existence de Carmine à ma famille. Voilà que je justifie encore mon geste : c'est devenu un automatisme de plaider et ça finit par m'agacer moi-même. Au diable, j'avance pareil !

Au téléphone, le lendemain, Marie-Jane me répond avec son style très *cool* :

— Ouais, c'est n'importe quoi, elle est dans le champ, la Carmine. Elle veut juste être *nice*.

— Peut-être, mais tu trouves pas ça curieux, ce ton catho sur les bords ? Moi, ça me chicote. Je suis même pas sûre qu'elle parle de lui, finalement.

— Lui, tu y penses trop. Et elle, on la verra peut-être jamais.

— Oui, mais as-tu bien lu ? Elle parle du passé, de nous autres.

— Oublie ça, fais comme lui. *Ciao bye*, on m'appelle sur le plateau.

Je l’imagine finir cet appel et, deux minutes plus tard, jouer une scène tragique de façon très convaincante. C’est incroyable, même si c’est son métier – elle est actrice. Elle a toute une facilité à s’extraire du réel, et je l’envie pour ça. Nous la voulions heureuse, légère, et je vois qu’elle l’est devenue : elle se faufile entre les gouttes de pluie.

Quelques jours plus tard, je reçois ce courriel laconique de mon frère :

Personnellement, je n’ai pas eu accès à l’homme qu’elle décrit. Anyway, tu dois savoir, tu es son double, semble-t-il. Double, double, toil and trouble².

Depuis des années, nous communiquons par énigmes, citations ou paroles de chansons. Ça laisse une distance émotive de bon aloi, une place au silence aussi. La musique, la littérature, c’est notre plus grand terrain d’entente, et ma victoire, c’est quand je le rejoins sur ce terrain. Difficile d’être à la hauteur de cet intello et de ses connaissances incalculables, mais j’essaie sans cesse car, lui, il est incapable d’aller vers les autres.

Loin de dissiper mes doutes, le message de Jan en a au contraire créé d’autres, en plus de me donner un mal de crâne tenace. Mon frère adopte un ton inhabituel : l’ironie. Il peut être bref, cassant, oui, mais pas railleur – il faut de l’humour pour ça. On ne peut pas dire que c’est un joyeux drille. Même lorsqu’il était petit, le seul jeu qu’il proposait, c’était de tuer des Indiens ou d’aller à la guerre. J’étais l’Indienne ou l’Allemande. Mais on ne jouait jamais longtemps : il fallait que je meure rapidement pour qu’il reste de bonne humeur.

Non, personne ne soupçonnerait qu’il est le double de mon père, lui. Pourtant, quand nous étions jeunes,

2. John T. Williams, *Double Trouble*, de la trame sonore du film *Harry Potter et le prisonnier d’Azkaban*, Warner Bros., 2004.

j'avais l'impression que mon père cherchait la compagnie de Jan. Il lui offrait toutes sortes d'activités, « sorties entre hommes », sports et travaux manuels. Jan acceptait poliment mais s'organisait pour ne pas être réinvité, car il détestait le plein air et tous les sports d'équipe. Il ne s'intéressait visiblement pas aux propositions de Léo. Cela mettait notre père hors de lui : « Ben, c'est ça, reste dans les jupes de ta mère, pis le nez dans tes livres. » Impassible, Jan sortait effectivement un livre et disparaissait dans son monde. Mon père n'en ferait jamais vraiment partie.

Léo a toujours travaillé à l'extérieur de la ville où habitait notre famille. Il a ensuite été représentant de commerce, partant au loin, plus loin. Après des jours ou des semaines d'éloignement, les week-ends en sa compagnie représentaient pour moi le bonheur, la fête, l'insouciance. J'oubliais qu'il était parti sans un au revoir. Pendant deux jours, il était un vrai papa gâteau avec ses surprises et sa folie. Je me disais alors que j'avais raison de le préférer à ma mère, même s'il m'avait fait de la peine.

Anticiper la vie de chalet et les balades en hors-bord m'excitait pendant des jours. Je ne comprenais pas que Jan se prive de ces occasions. Encore moins qu'il ne les désire pas. Notre maisonnée était très stricte, car nous vivions chez nos grands-parents, plutôt confinés. Moi qui m'étais accoutumée à cette rigueur, j'aspirais aussi à m'en évader. Mon père était-il aussi « cowboy » que le disait ma grand-mère ? J'allais vérifier et faire comme lui.

J'admirais mon frère, qui faisait preuve d'une si grande indépendance. Moi, au contraire, j'étais désespérément sur la brèche et je n'avais aucun amour-propre. Je cherchais par tous les moyens à obtenir l'attention de mon père, quitte à prendre les miettes laissées par Jan. J'attendais mon heure et je me proposais instantanément comme remplaçante. Je savais bien que cette attitude déplaisait à Jan. Il aurait préféré que sa place reste libre, au fond.

Peut-être souhaitait-il se venger ainsi des absences répétées de Léo – lui faire sentir le rejet ou la solitude à son tour ? C'était mal connaître notre père ; lui, il faisait vraiment ce qu'il voulait : « Qui m'aime me suit. » Et moi, je n'espérais que ça, le suivre. Sans s'en douter, Jan laissait la place que je rêvais d'occuper, celle du *first pick*³.

Quand mon père se résignait à m'emmener, il ne manquait pas de faire honte à mon frère par des remarques blessantes : « T'aimes jamais rien. Tu te laisses dépasser par une fille. » Ma petite victoire s'en trouvait amoindrie, je me sentais rabaissée au statut négligeable de fille. Je voyais que, de son côté, Jan était peiné, heurté. Visiblement, mon père détestait la situation, mais chaque fois il parvenait à retrouver sa bonne humeur en cours de route. Rendu à destination, il avouait : « On est-tu bien, pareil ! » Devais-je comprendre « bien semblables » ? Ou « bien malgré tout » ? Dans un cas comme dans l'autre, je me réjouissais d'être là. À mon retour, je ne savais plus comment me comporter envers mon frère, qui m'ignorait jusqu'à ce que je craque et que je fasse les premiers pas. Il est encore comme ça aujourd'hui : il a la rancune tenace.

Oui, je voulais gagner l'attention de mon père, mais comment m'y prendre ? J'ai décidé de me conformer, de lui ressembler le plus possible. Je ne suis pas son double, je ne suis qu'une imitation de Léo, finalement. Faire comme lui, faire comme si. Pour qu'il me choisisse toujours.

Pour que j'arrive encore en premier, comme lorsque je suis née, cinq longues minutes avant mon frère jumeau. « En le privant d'air », comme il aime dire avec un tout petit sourire, presque drôle.

3. Premier choix.

Chaque événement laisse des marques à Janie Fontaine, rien ne s'efface. Surtout pas l'influence de son père, Léo. Marginal, la plupart du temps absent, il a toujours fasciné Janie. Elle s'est définie par rapport à lui, l'aimant inconditionnellement, le contestant souvent.

Un jour, elle reçoit un message d'une amie de son père, qui lui présente un portrait invraisemblable de Léo, celui d'un homme que Janie ne reconnaît pas. Ébranlée, elle plonge dans ses souvenirs; sensations et images refont surface et, peu à peu, le doute s'installe.

À un tournant décisif de son existence, Janie part à la recherche de Léo pour le confronter: vers le Nord, vers son enfance, là où tout a commencé. Elle y découvrira que chaque vie est faite d'une part de mensonge et d'une part de vérité.



Formée en traduction et en gestion, **LILY GAUDREULT** a été directrice de projets et d'événements dans le milieu culturel montréalais, dont Culture Montréal. Maintenant journaliste et rédactrice à Bromont, elle nourrit sa passion pour les mots, la culture et l'environnement.

